

4^e année. — N° 171.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
TÉLÉPH : Bergère : 39-61, 39-62.

LE NUMÉRO : 30 CENTIMES

(ABONNEMENTS : France : Un an : 15 fr. Étranger : 22 fr.)

23 Février 1918.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : 30, Rue de Provence
MAGASIN DE VENTE : 13, rue Rossini, Paris



J'ai vu...



LE GAULOIS DE VERDUN

Voici l'anniversaire de Verdun où l'ennemi semble essayer de prendre la revanche de son éclatante défaite de jadis. Les soldats qui montent aujourd'hui la garde devant la vieille citadelle se montreront dignes de leurs aînés — ceux de 1916 — dont l'artiste Bertrand Boutée a magnifiquement sculpté, en exemple aux générations à venir, le masque tragique et fier.

FOP. 47

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)

J'ai vu.
DESORMAIS, L'ANARCHIE DEVIENT PERMANENTE EN RUSSIE



La comtesse Panine devant le tribunal.

Le tribunal révolutionnaire des bolchewkis en séance.

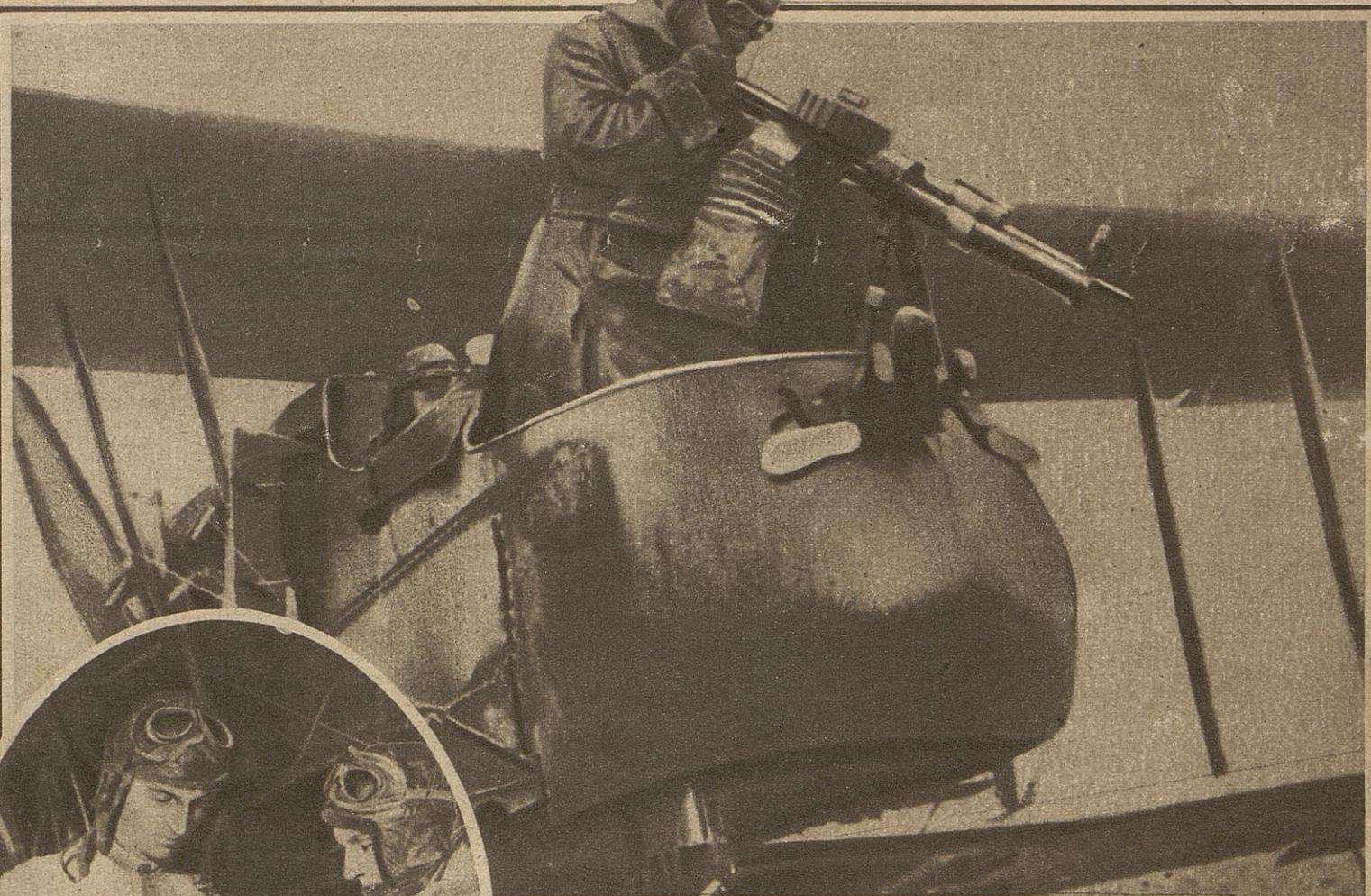


Les députés socialistes tenant séance à la Constituante sous la menace des baïonnettes maximalistes.

Ni paix, ni guerre! telle est la conclusion, la plus extraordinaire dans l'histoire, que Trotsky vient de donner aux pourparlers de Brest-Litowsk en décrétant la démobilisation générale dans toute la Russie. Cette décision qui va incontestablement embarrasser l'Allemagne apporte dans la suite des événements de Russie un fait nouveau : la permanence de l'agitation révo-

lutionnaire. D'ailleurs, en pouvait-il être autrement dans un pays où toutes les libertés sont méconnues et où les députés socialistes représentant la majorité de la nation ne purent siéger que durant une seule séance à la Constituante et encore ce fut sous la menace des gardes rouges de Lénine qui entouraient la salle et qui finirent par l'envahir la baïonnette au canon de leurs fusils.

J'ai vu
BOMBARDIERS AÉRIENS FAISANT LEURS PRÉPARATIFS POUR UN RAID DE NUIT



L'observateur s'assure du bon fonctionnement de sa mitrailleuse.



Fixant les contacts électriques à ses gants.



Le pilote et l'observateur endossant leurs vêtements d'expédition.

Pour effectuer les longs raids aériens qui les conduisent au-dessus des centres de ravitaillement ennemis qu'ils sont chargés de bombarder, nos aviateurs sont obligés de se prémunir contre les rigueurs de la température qui, par les nuits d'hiver particulièrement froides seraient intolérables. Par dessus son

uniforme, l'aviateur endosse un vêtement molletonné et qui, non seulement est imperméable, mais encore électrifié, c'est-à-dire que des contacts électriques fixés aux gants et aux semelles établissent un courant réchauffant les mains et les pieds. Ainsi protégé, le bombardier peut rester de longues heures en l'air.

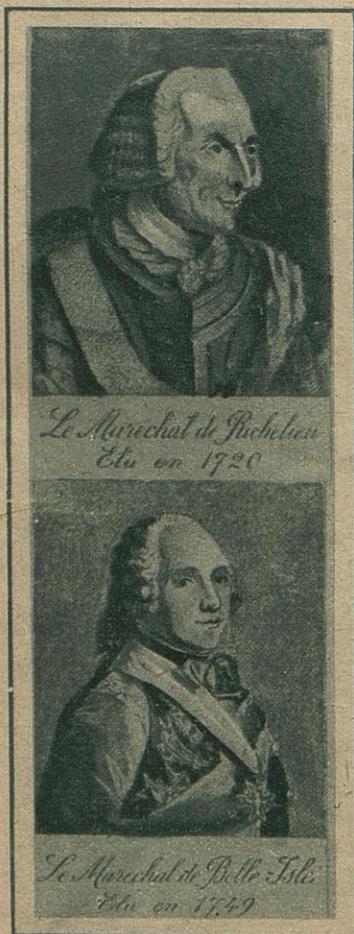
LA DERNIÈRE AUDIENCE DU PROCÈS BOLO : IL EST CONDAMNÉ A MORT A L'UNANIMITÉ



En dépit de la plaidoirie fortement documentée de son avocat, M^e Albert Salle, les juges du 3^e conseil de guerre ont décidé que Bolo était un traître et que, par deux fois, en Suisse et en Amérique, il avait touché les millions de la trahison. L'opinion publique a accueilli la sentence impitoyable sans étonnement : on peut dire qu'elle l'atten-

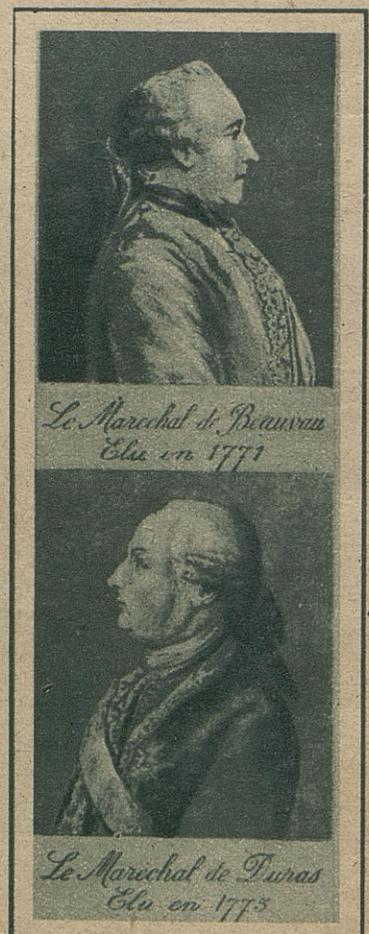
dait. Il n'y a qu'à s'incliner respectueusement devant la décision unanime de sept officiers français qui ont rendu le terrible verdict dans toute la sérénité de leur conscience. *En médaillon* : le lieutenant Mornet au moment où il vient de terminer son réquisitoire. — *Dans le cliché central* : M^e Salle pendant qu'il prononce sa plaidoirie.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE ÉLIT LE 14 FÉVRIER LE VAINQUEUR DE LA MARNE



*Le Maréchal de Richelieu
Élu en 1720*

*Le Maréchal de Belle-Isle
Élu en 1749*



*Le Maréchal de Beauvau
Élu en 1771*

*Le Maréchal de Turenne
Élu en 1773*

Les titres littéraires du maréchal Joffre aux suffrages de l'Académie n'étaient pas nombreux, mais ils sont de premier ordre. Ce sont ces proclamations mémorables qu'il adressa aux armées alors qu'il en était le généralissime. Les générations à venir ne garderont-elles pas la mémoire de cette phrase qui vaut plus que n'importe quelle œuvre de

longue haleine. *Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.* Ceci est mieux qu'écrire l'Histoire, c'est la faire. Autour du nouvel académicien, on voit ici les portraits de quatre des maréchaux de France qui entrèrent avant lui sous la Coupole.

TONNAGE CONSTRUIT ET TONNAGE COULÉ

Par l'Amiral DE KERILLIS

DANS le discours programme qu'il prononçait il y a deux mois, le comte Hertling, parlant de la guerre sous-marine, s'exprime ainsi : « Quoique depuis quelque temps nos adversaires aient tenté de combler les vides de leur flotte marchande avec des navires neutres qu'ils extorquaient brutalement par le blocus, par la faim et par d'autres moyens de pression, ce procédé ne saurait continuer à volonté : il atteindra bientôt sa limite et, quels que soient les efforts de l'adversaire pour construire de nouveaux navires, le nombre des bâtiments coulés dépassera toujours celui des navires nouvellement construits. Ainsi toutes ces observations fournissent la preuve convaincante que la guerre sous-marine atteindra les buts qui lui sont assignés. »

Eh bien ! non, à moins que ne surgissent des faits nouveaux absolument impossibles à prévoir à l'heure actuelle, ces buts ne peuvent être atteints et ne seront pas atteints.

Qui donc, d'ailleurs, pourrait ajouter foi à tous les pronostics mensongers des chanceliers allemands qui, avec gravité, nous annoncent périodiquement que la guerre sous-marine doit dans un délai de six mois, voire même de trois ou quatre, affamer l'Angleterre et l'amener à merci.

Bien mieux, un des plus autorisés parmi les amiraux d'Outre-Rhin n'a-t-il pas prétendu au début de 1917 que « l'Angleterre et la France seraient mises à genoux en quelques semaines » paroles, rappelées au Parlement français lors de la discussion des interpellations Garat et Cels sur la guerre sous-marine les 25 et 26 mai 1917.

Ces prédictions ne se sont jamais réalisées, et, mieux que personne le comte Hertling le sait, elles ne se réaliseront pas : mais s'il parle ainsi, c'est qu'il importe, avant tout, de soutenir le moral chancelant d'un peuple qui souffre de cruelles privations du fait du blocus et qui, de temps à autre, manifeste son mécontentement comme le prouvent les troubles se produisant dans les grandes villes des puissances centrales.

Les paroles que, quelques semaines avant ce discours au Reichstag, prononçait à la Chambre des Communes le premier lord de l'Amirauté permettent d'ailleurs de se faire une opinion sur la valeur des affirmations purement gratuites du chancelier allemand.

« Au cours de l'année 1917, nous dit sir Eric Geddes, les pertes britanniques mensuelles se sont élevées jusqu'à 200 000 tonnes en août et septembre. »

Cherchons à tirer des déductions de ces chiffres, ce sont, il est vrai, des maximums qui n'ont été réalisés que temporairement. Or, au premier août 1914, le tonnage britannique était de 18 millions de tonnes environ (en comptant jusqu'aux faibles unités on arriverait à 20 millions).

Il s'ensuit que si les effets de la guerre sous-marine étaient demeurés aussi destructeurs qu'en août et septembre, les pertes pour la seule année 1917 auraient été de 13 p. 100 du tonnage d'avant guerre.

Adoptons, pour fixer les idées, ce taux élevé de 13 p. 100 et c'est là, d'ailleurs, un

chiffre hypothétique impossible à vérifier par la raison que l'Amirauté britannique se borne à indiquer hebdomadairement le nombre des navires coulés, mais en se gardant bien, pour éviter de renseigner l'adversaire, de mentionner leur tonnage.

La conclusion à tirer de cette évaluation est que pour maintenir à la flotte marchande sa puissance, les chantiers anglais doivent pro-

duire annuellement 13 p. 100 du tonnage existant au 1^{er} août 1914, soit 2 340 000 tonnes à construire chaque année.

Or, pendant les dix années qui ont précédé la guerre, la construction annuelle se chiffrait par seulement 7 p. 100. Le problème revient donc à obtenir des chantiers une production un peu inférieure au double de ce qu'elle était jadis.

Cette production est-elle réalisée par les Anglais ? C'est là leur secret qu'on ne peut songer à pénétrer en ce temps de guerre.

Néanmoins, on peut se faire une idée de l'effort colossal fourni en examinant certains renseignements communiqués par l'Amirauté britannique : Certes, l'obligation de satisfaire d'abord aux exigences les plus impérieuses formulées par l'armée de terre a pu avoir comme conséquence au début de la guerre un certain ralentissement de la construction des navires de commerce.

A ce moment, ce qu'il importait avant tout de produire, c'étaient des canons, des locomotives, des rails, des avions, des munitions.

Il s'agissait de créer de toutes pièces du matériel de guerre, et, d'ailleurs, la guerre sous-

marine causait alors peu de dommages. Mais, du jour où elle s'intensifia, la Grande Bretagne comprenant le danger dont elle était menacée, s'attacha à le conjurer par tous les moyens.

Examinons d'abord la marine de guerre :

En 1914, il n'y avait que 18 navires employés au dragage des mines : il y en a actuellement 1 368 ; le nombre des navires pétroliers

a été porté de 23 à 700 ; la flotte de combat qui comptait au début 2 400 000 tonnes a aujourd'hui un tonnage supérieur de 71 p. 100 à ce chiffre : le personnel de la marine royale qui, avant la guerre, était de 146 000 hommes y compris 700 hommes affectés au service de l'aviation maritime en compte aujourd'hui 380 000 y compris les 41 000 du service aéronautique.

Pour ce qui est de la flotte de commerce, sir Eric Geddes ne donne pas de précisions pour les raisons invoquées plus haut.

Il ne nous dit pas si le nombre annuel de tonnes construites avant la guerre, en moyenne 1 200 000 tonnes, a pu être augmenté et porté jusqu'au chiffre cité plus haut de 13 p. 100, soit 2 340 000 tonnes qui, d'après les calculs approximatifs ci-dessus, apparaît comme nécessaire si la guerre sous-marine gardait le caractère de violence réalisé en certains mois en 1917.

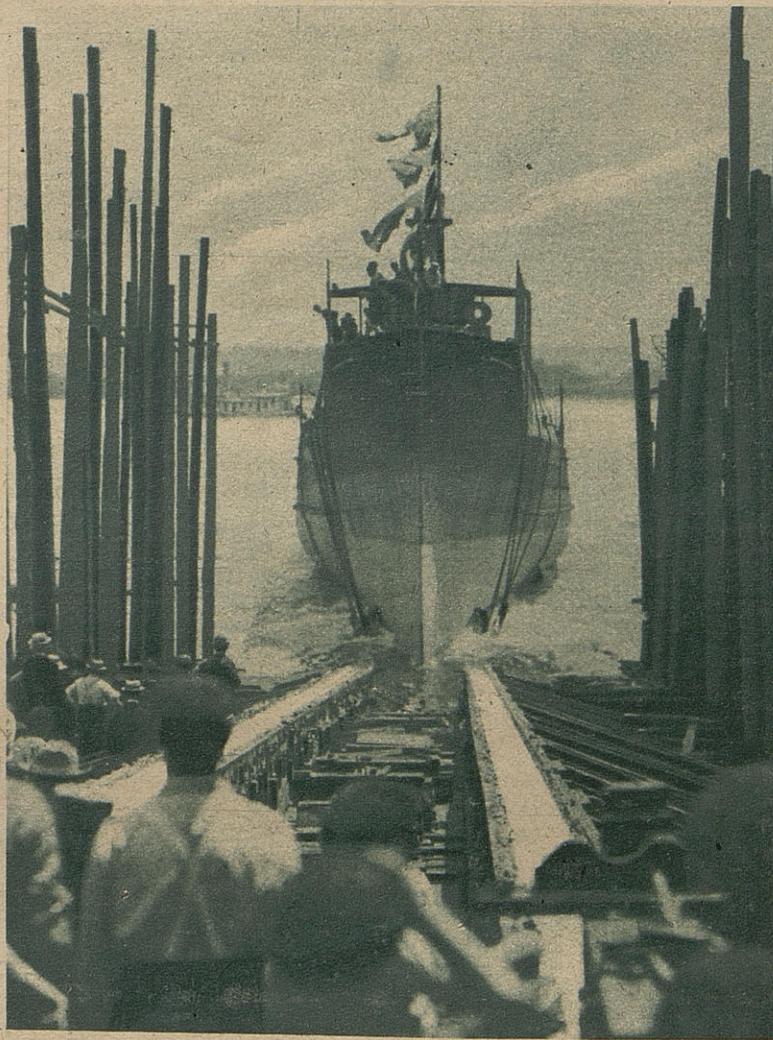
Mais il nous fait savoir que dans les premiers mois de 1917 les constructions des navires marchands atteignent des chiffres de 123 p. 100 plus élevés que pour la période correspondante de l'année antérieure et considérablement plus forts que ceux de l'année 1915 dans son entier. Voilà un renseignement dont on mesure toute l'importance.

Le haut représentant de l'Angleterre ajoute que 40 à 50 p. 100 des sous-marins allemands dans la mer du Nord, dans l'Atlantique et dans l'Océan arctique ont été coulés et que les pertes de l'ennemi au cours des quatre derniers mois ont égalé celles de l'année précédente toute entière.

Voilà pour ce qui se passe de l'autre côté de la Manche. Examinons maintenant le commerce des alliés et des neutres en général. On n'a pas tous les jours l'occasion de pouvoir recueillir à cet égard des renseignements dont, en haut lieu, on a grandement raison de se montrer fort sobre : cependant nous pouvons reproduire ici ceux qui furent donnés au Parlement par le ministre de la Marine à la suite des interpellations formulées par MM. Garat et Jules Cels sur la guerre sous-marine et sur les mesures prises par le gouvernement pour les combattre.

Bien que remontant déjà à plusieurs mois (25 et 26 mai 1917) ils n'en gardent pas moins un intérêt puissant et sont, on pourrait presque dire, d'actualité étant donné que la situation n'a pas subi depuis de changement profond.

« Le tonnage global des alliés et des neutres, fut-il dit à la Chambre, — se montait au 1^{er} août 1914 à 40 500 000 tonnes ; or au 1^{er} janvier 1917 le tonnage construit était de 4 402 000 tonnes, c'est-à-dire un peu supérieur au tonnage coulé par l'ennemi 3 840 000 tonnes. » AMIRAL DE KERILLIS. (A suivre.)



LE LANCEMENT D'UN PAQUEBOT

La coque achevée quitte la cale sèche en glissant sur le plan incliné.

LE PIÈGE

Le récit qu'on va lire est naturellement écrit pour le public allemand donc à un point de vue tout à fait allemand. Il nous a paru cependant qu'il n'en était pas moins intéressant pour nos lecteurs. Ils feront d'eux mêmes la part

La mer était calme, avec une légère brume vers l'est ; la première lueur de l'aurore commençait à apparaître à l'est. Dans cette atmosphère claire, les lumières de l'Irlande brillaient distinctement, et semblaient plus proches qu'elles ne l'étaient réellement. Deux steamers passaient serrant la côte, escortés par un destroyer. La lumière n'était favorable ni pour une attaque de nuit, ni pour une attaque de jour, aussi notre sous-marin se dirigea-t-il vers l'endroit où la lumière rouge du port brillait.

Un petit navire à voiles se détacha dans la clarté du matin ; il ne valait vraiment pas la peine qu'on l'attaquât, son tour viendrait plus tard. Mais, dans la lumière quelque chose approchait à toute vitesse : c'était un destroyer.

— Alarme... Submergez en avant comparativement... submergez 10 brasses...

Le destroyer ne voyait pas le sous-marin et n'avait pas la moindre idée de ce qui arrivait, mais rentra vite au port.

Vingt minutes après, on voyait assez clair pour regarder dans le périscope.

Le capitaine criait à travers la chambre de la machine :

— Marchez à 12 nœuds.

On ne voyait plus rien excepté le navire à voiles.

— Montez à la surface... course vers l'est à moyenne vitesse.

Le soleil levant jetait ses glorieuses lumières sur les collines neigeuses de Minehead. A Saint-Bride's les mâts d'un grand navire apparaissaient au-dessus de l'horizon. A une distance d'environ deux milles, il fut arrêté court par deux obus. Ses voiles de devant tombèrent. Il mit à l'eau ses canots qui alors le suivirent.

Le sous-marin s'enfonça en bon ordre pour prendre une nouvelle surveillance dans une place sûre, car de nos jours il y a beaucoup de pièges pour les sous-marins.

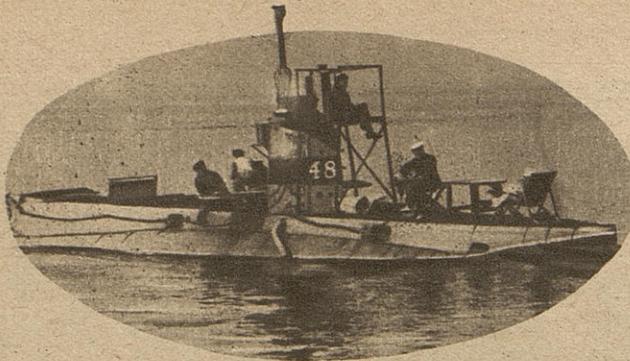
Un quart d'heure plus tard, le sous-marin était à 300 mètres du navire. Les cutters étaient toujours à ses côtés, et l'on voyait sur la poupe du navire, derrière de bizarres toiles à voiles, trois hommes debout, qui ne bougèrent pas en apercevant notre périscope. Ceci inquiéta le commandant qui ordonna : « Feu torpille tube 1 ! ». Au bout de quelques secondes, il y eut une courte et dure explosion, et à 20 mètres du canot de sauvetage une trombe d'eau se précipita sur le mât le plus haut.

Les trois hommes se jetèrent dans les canots et s'enfuirent au loin. Le sous-marin les suivit et émergea tout près d'eux. Le capitaine fut pris ; il était resté sur son navire jusqu'à la fin.

Le vaisseau était le *Invercald* d'Aberdeen, transportant un chargement de bois de 1 416 tonnes, de *Orégon* à *Fleetwood*. C'était le premier voyage de ce navire entièrement neuf.

Comme le vaisseau flottait sur son chargement, il y eut une explosion terrible au-dessous de l'eau. Des milliers de poissons, petits et grands, flottaient sur l'eau, tués par la force de l'explosion. Les mouettes les cueillaient avec leur cri mélancolique habituel : elles avaient beaucoup à faire.

L'équipage en



Un sous-marin anglais croisant dans la mer du Nord.

prit juste assez pour le repas de midi. Une grosse et vieille morue, d'un mètre de long, plaît beaucoup mieux à un marin qu'une petite chose délicate comme une brème. Le vaisseau tourna lentement, dévira et chavira. Quelques obus furent lancés dans le corps même du navire afin de faire sombrer la dangereuse épave, et le sous-marin se dirigea vers l'est où il y avait trois navires qui filaient au loin.

A midi, on signala un steamer-citerne qui voguait visiblement dans notre direction. Ses mâts, pont et cheminée se voyaient à l'horizon. Les steamers-citernes sont très vigoureux et résistants parce qu'ils ont des cloisons très fortes pour protéger leur précieux chargement. Mais si la torpille touche les machines placées à la poupe, le vaisseau est perdu. Le sous-marin osa seulement montrer une toute petite partie de son périscope au-dessus de l'eau, et cela pendant un temps très court.

La torpille fut lancée à une distance de 700 mètres, mais le steamer allait si vite qu'il n'y eut pas d'explosion. Le coup était manqué. Le steamer tourna et reprit sa course dans la direction opposée. Quand il fut à quelque distance, le sous-marin émergea et fit feu pour lui signaler d'arrêter. Le steamer comprit, et mit deux canots à l'eau dans lesquels l'équipage descendit. Le capitaine était un homme fort raisonnable, car il ne désirait pas engager une lutte sans espoir contre un feu d'obus. Le sous-marin s'approcha et par le périscope examina le vaisseau. C'était un steamer-citerne noir, sans arme. Alors le sous-marin tourna son attention vers les canots, qui voyant le périscope braqué sur eux, s'enfuyaient rapidement à force de rames. Enfin, le sous-marin put émerger en sécurité dans une position favorable, gardant les canots avec sa rangée de canons. La coupole fut ouverte. Les canots étaient déjà un peu plus loin, quand tout à coup une grande lueur jaillit du steamer.

— Piège à sous-marin dit le signal d'alarme. Plongez !

Les secondes passaient comme des éclairs. Un obus heurta une partie de la « coupole », aussitôt il y eut une lueur jaune, et des gaz explosifs empoisonnèrent l'air. Un obus avait pénétré la « coupole ». Il explosa à l'intérieur. Des éclats de bois volaient dans

DU SOUS-MARIN

entre la réalité et la vantardise boche. L'essentiel est que cette relation démontre que le péril sous-marin peut être combattu. Tous les pirates n'auront pas sans doute le bonheur du sous-marin dont voici l'histoire.

toutes les directions, et les instruments et les panneaux de glaces se brisaient. Un instant encore, et un autre obus finirait à jamais cette lutte ! L'eau jaillissait par les trous faits par les obus, il n'y avait plus personne dans la « conning-tower », le sous-marin s'enfonçait dans de profonds abris. « Est-ce que quelqu'un de la « conning-tower » est blessé ? Un seul, par quel miracle ! avait une égratignure, mais tous les visages étaient noirs, et les uniformes présentaient un aspect indescriptible. A une profondeur de 10 brasses, le sous-marin s'ébranla à deux rapides explosions. Le misérable équipage du faux steamer en détresse avait jeté deux bombes sur l'arrière. Quelques lampes s'éteignirent.

La « coupole » était pleine. Théoriquement, un sous-marin peut continuer à manœuvrer dans cet état, mais jusqu'à maintenant aucun homme vivant n'a pu confirmer cette théorie en l'expérimentant. Grâce à la pression constante de l'eau, le navire sombra à une profondeur de 20 brasses. La mer se ruait dans chaque trou. Les unes après les autres, les parties importantes de la machine refusaient de travailler — le compas, appareils, les gouvernails et les garnitures de pompe. — Un essai fut fait pour que le sous-marin tienne la position horizontale, en vidant deux des compartiments plongeurs, afin de le rendre plus léger. Il s'éleva un peu, mais le poids de l'eau devint de plus en plus lourd. Il était impossible de revenir à la surface car l'ennemi guettait pour faire feu. A une profondeur de 10 brasses l'équipage fut envoyé à l'avant. Le navire plongeait en arrière et la manœuvre dut être répétée.

Au bout de vingt minutes, il devint impossible de rester ainsi submergé. Il ne restait plus qu'un petit espoir — émerger tout à coup, faire feu et fuir à toute vitesse. Le capitaine donna l'ordre : « Pression sur tous les compartiments : Les hommes aux canons ! Préparez les machines et pleine vitesse ! » Dans la cuisine, il y avait le poisson qu'on avait pris le matin. On n'en avait plus besoin maintenant !

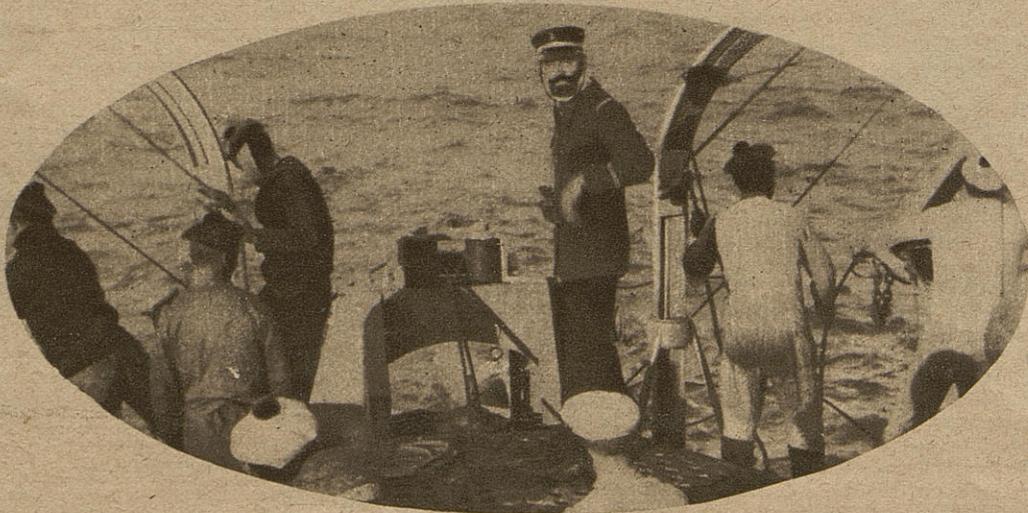
Le sous-marin émergea, et l'écouille sous la « coupole » fut ouverte. Le steamer était à quelques milles, faisant feu. « Vous ne nous avez pas eu » semblait dire le sous-marin ripostant rapidement ; mais les coups n'avaient peut-être pas de portée, car maintenant les glaces du périscope étaient restées dans la « coupole ». Les machines étaient mises à pleine vitesse, à une vitesse beaucoup plus grande qu'elle n'aurait dû avoir, mais quand la dernière carte est à jouer !...

Ceux de l'équipage qui n'étaient pas occupés aux machines transportaient les obus pour les canons. Le lieutenant sentit tout à coup son pied projeté de côté à un mètre environ ; dans un nuage de fumée ils agrippa au canon. L'équipage pensait que le pauvre camarade avait eu les deux jambes enlevées, mais, par miracle, il avait été seulement atteint par des éclats.

L'obus avait passé entre les jambes du canonier du canon de l'avant.

La réserve de munitions était considérablement endommagée.

(A suivre.)



A bord d'un contre-torpilleur français : la manœuvre de l'équipage.

COMMENT CONDUIRE LA GUERRE SUR MER?

(Suite et fin.)

Les deux thèses contradictoires sont quasi-inconciliables : aussi bien la vérité ne se trouve-t-elle sans doute ni chez les uns, ni chez les autres, mais dans un juste milieu. Et d'ailleurs la question n'est pas tant de savoir si les côtes germaniques sont violables ou inviolables, que de savoir à quoi servirait une tentative de violation, au point de vue pratique de la conduite de la guerre.

Le gros, dangereux et coûteux effort que serait une attaque à fond contre le littoral allemand procurerait-il des avantages tellement décisifs que le bénéfice compenserait la dépense inévitable? Voilà ce qu'il faut se demander. Une attaque à fond par la voie de mer devrait avoir un triple résultat : destruction des forces navales enfermées dans les ports, annihilation des organisations matérielles de ces ports et arsenaux, occupation de leur territoire et menace, ou commencement d'invasion en terre allemande, c'est-à-dire diversion sur les derrières de la nation allemande. Si ces divers points du programme n'étaient pas remplis, il y aurait disproportion entre l'effort demandé et le résultat espéré.

En effet si l'attaque doit se borner à un tir plus ou moins efficace contre des organisations défensives qui pourront être rétablies une fois le bombardement cessé, il est vraiment inutile d'exposer contre les défenses de la terre, de la mer et du ciel combinées ensemble, des navires de ligne dont le nombre n'est point indéfini.

Il ne saurait s'agir ici de remporter une de ces victoires momentanées comme en remportait jadis dans l'antiquité le roi Pyrrhus et qui coûtent au vainqueur un prix si élevé que toute utilisation de la victoire lui est immédiatement interdite.

La marine de ligne de l'Entente a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'elle dès les premiers mois de la guerre : destruction des forces navales allemandes qui tenaient les mers lointaines ; suppression du commerce maritime allemand, annihilation totale des escadres de ligne austro-allemandes obligées de se renfermer dans leurs ports. Appuyée à ses bases cette marine alliée par sa seule existence aux postes de combat, oblige à l'inaction absolue la marine de surface ennemie ; supposons que l'on désarme nos grosses unités, immédiatement les grosses unités ennemies apparaîtraient et rendraient intenable les routes de la mer : partant plus de convois, plus de ravitaillements, la famine immédiate pour les soldats, les usines, les canons et les civils. Ce ne seraient plus les Empires Centraux qui seraient bloqués, mais bien nous-mêmes.

Les flottes de ligne, il est vrai, n'ont pas détruit le péril sous-marin ; ce n'est point leur affaire : nul chasseur n'irait à la chasse à l'épervier avec un canon lourd. La chasse aux sous-marins est affaire aux flottilles légères qui seraient bien impuissantes si par suite d'un désarmement imprudent des escadres de ligne alliées, elles se trouvaient subitement en présence de l'armée navale allemande déchaînée.

Les deux flottes, — escadres de ligne et flottilles actives, — sont donc, conformément aux théories d'avant-guerre de l'amiral Fournier, nécessaires *simultanément*, les faits le prouvent.

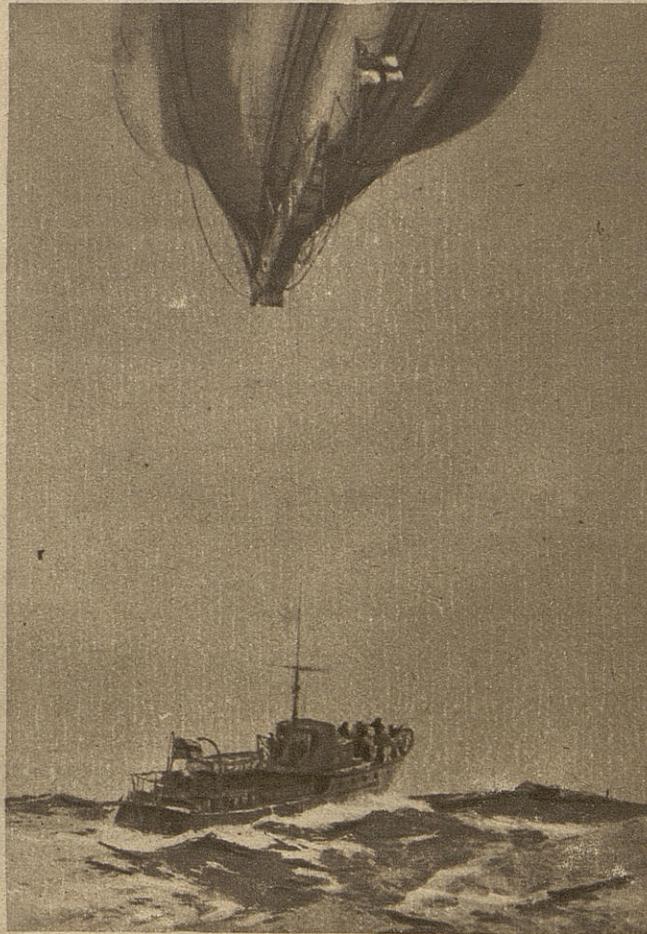
Supposons qu'une offensive générale soit tentée contre le littoral allemand : le prix de revient pour un bénéfice incertain risquerait d'être tel que l'égalité s'établirait du coup entre les flottes ennemies, peut-être même un

renversement de proportions tel que l'offensive serait permise à l'armée navale allemande. Et ce serait la remise en question de toute la guerre maritime.

Or les Alliés sont dans la nécessité de garder toutes leurs forces de bataille intactes pour le jour où, dans telle éventualité, qui peut se produire (l'Allemagne étant maîtresse du choix du lieu et de l'heure auxquels elle entendra faire sortir sa flotte, l'armée navale allemande groupée et intacte fera brusquement une attaque en masse sur un point déterminé.



Sans savoir quelles méthodes compte appliquer l'amiral Wemyss, on peut donc dire que ces méthodes comporteront certainement la part de prudence nécessitée par la situation même et par les possibilités de l'avenir. Si le littoral allemand est, en de certains points spéciaux, vulnérable, il s'agit avant tout de savoir si cette vulnérabilité permet ou simple-



LA SURVEILLANCE DES COTES ANGLAISES CONTRE LES SOUS-MARINS

Un dirigeable de marine remettant un message à un patrouilleur anglais.

ment une démonstration bruyante et sans lendemain utilisable, ou au contraire la blessure profonde à revers par quoi peut être utilement atteinte en un point vital la force de l'Allemagne.

Dans le premier cas, la guerre sur mer est une chose trop grave pour que l'on se donne uniquement la vaine et coûteuse satisfaction d'une manifestation qui ne comporterait point un résultat pratique définitif : destruction totale de la force navale ennemie, occupation de territoires allemands, etc.

Dans le second cas la multiplicité des éléments concordants est infinie car elle est essentiellement variable : mer, temps, hydrographie, géographie venant modifier incessamment le double problème naval et militaire aussi bien pour l'assaillant que pour l'assailli.

Ce qu'on peut faire en guerre de surface est donc une question d'une complexité immense dont les données peuvent changer presque à l'improviste, et pour l'étude de laquelle on se heurte à des contradictions techniques plus que malaisées à résoudre.

GEORGES-G. TOUDOUZE.

LA SEMAINE MARITIME

C'est une belle et héroïque histoire de guerre que celle de notre patrouilleur Goéland II qui, le mois passé, remorquant un voilier, est soudain attaqué de nuit par un sous-marin lequel, surgissant à ses côtés, le foudroie subitement de ses deux pièces déchargées à bout portant. Le Goéland II est blessé à mort par cette attaque impromptue, mais l'équipage n'en court pas moins aux postes de combat : deux servants de la pièce avant sont tués aussitôt. Le quartier-maître fusilier Joyeux, manœuvre lui-même cette pièce et, au deuxième coup, démonte net la pièce arrière du sous-marin ennemi. L'Allemand, surpris par la rapidité de cette riposte, tire trois coups de sa pièce arrière, et disparaît aussitôt.

Le Goéland II s'enfonça. Son commandant, premier-maître Corre, a été tué. Le second-maître Ollivier, quoique grièvement blessé, ordonne et dirige l'évacuation des survivants tandis que le patrouilleur disparaît, entraînant avec lui les cadavres de son commandant, le premier-maître timonier Corre et de quatre marins tués à leurs postes. Joyeux et Ollivier ont été portés au tableau spécial pour la Médaille militaire.

Ces exemples de bravoure calme et de sang-froid adroit abondent en ce moment dans notre marine ; en voici un autre : Le vapeur français Ariadne se trouvait récemment à hauteur de la côte africaine dans les parages des Canaries : vers 10 heures et demie du matin la vigie signale un sous-marin qui manœuvre très visiblement pour couper la route au navire français. Immédiatement l'équipage court aux postes de combat, l'Ariadne gouverne vers la côte et ses canons ouvrent le feu sur l'ennemi qui se hâte de plonger. L'Ariadne reprend sa route. Mais trois heures après le sous-marin qui, très évidemment n'avait cessé de le guetter et de le suivre en position de plongée, — reparait subitement en surface et canonne le vapeur. L'Ariadne tout ensemble riposte au canon, s'efforce de dérégler le tir ennemi par des évolutions inattendues et en même temps s'enveloppe de fumée en employant des appareils fumigènes. A ce moment la position du vapeur français devient critique, car ses canons ont des avaries : faudra-t-il se jeter à la côte dont les récifs sont tout proches? Non, car les pièces sont remises en état, le tir reprend et un obus éclate sur la coque même du sous-marin qui aussitôt plonge et disparaît définitivement.

Une belle défense du même genre a valu la Croix de guerre aux capitaines et chefs de pièce des petits voiliers Chouan et Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle et au capitaine du patrouilleur Gabriella ; le Chouan en particulier, naviguait au large de la côte anglaise quand il fut attaqué par un sous-marin qui tenta d'émerger afin de canonner le voilier français ; mais le tir du Chouan le força de plonger à nouveau tandis qu'un chalutier armé arrivait au bruit du canon.

En fait, l'armement en artillerie de nos navires de commerce produit donc les plus heureux résultats ; dans un grand nombre de cas l'attaque des sous-marins s'en trouve efficacement contrebattue, même au cours de cette lutte qui paraîtra devoir être tout à fait inégale, entre un voilier et un submersible. Aussi les Allemands ont-ils plus de facilités en s'attaquant en surface aux navires neutres et par conséquent désarmés.

Le navire espagnol Giralda vient d'en faire la cruelle expérience : c'est le cinquante-huitième navire espagnol détruit par les sous-marins allemands ; il fut arrêté le 26 janvier à 30 milles à l'ouest de Guardia, visité à fond par les matelots allemands, puis coulé au moyen de bombes.

Vis-à-vis des navires armés cette méthode d'attaque devient fort difficile ; l'attaque au canon devient aussi malaisée et les submersibles allemands doivent plus fréquemment se servir de leurs torpilles automobiles, engins dont ils ne possèdent qu'un nombre limité et très inférieur à celui des obus de leurs canons utilisables seulement à la surface.

KERBONN.

LA SEMAINE DE PIRATERIE

Voici le tableau des pertes subies pendant la semaine du 2 au 9 février par les diverses marines marchandes de l'Entente :

L'Angleterre a perdu 13 navires de plus de 1600 tonnes, et 6 de moins de 1600 tonnes ; la France 1 navire de plus de 1600 tonnes et 1 navire de tonnage inférieur ; l'Italie 4 navires de plus de 1600 tonnes et 3 voiliers de moins de 100 tonnes. Il a donc été coulé ou torpillé un total de 28 navires, représentant un tonnage minimum de 84 000 tonnes.

J'ai vu.

CAPTURÉ PAR DES PATROUILLEURS ANGLAIS, UN PÉTROLIER ALLEMAND PREND FEU EN RADE DE PORT-SAÏD



Chargé de benzine et de pétrole, ce cargo, soigneusement camouflé, cherchait à rompre les mailles du blocus des côtes de l'Asie Mineure. Avec son précieux chargement, il voulait

toucher l'une de ces criques mystérieuses où viennent se ravitailler les sous-marins ennemis. Au moment où il croyait toucher au terme de sa mission, il avait été arrêté par des destroyers

britanniques qui l'avaient amené en rade de Port-Saïd. Mais — il faut rendre cette justice à nos ennemis, — tout est prévu à bord de leurs navires, même le cas de prise. Une machine infernale

disposée dans les soutes provoqua un incendie alors que le pétrolier allait être amarré au corps-mort. Toutefois, si le navire a été détruit, sa cargaison n'aura pas servi aux pirates.



Dans une usine de la banlieue parisienne où l'on tourne des obus de gros calibre.

L'OUVRIER A 20 ET 40 FRANCS PAR JOUR

CEUX qui, depuis bientôt quatre années, n'ont pas repris leur place à l'atelier, et qui vivent, là-haut, la rude vie du front, songent, parfois avec quelque amertume, aux autres, les camarades connus ou inconnus qui ont pu garder ou reprendre la place à l'établi, à l'étau, à la forge, au tour, et qui, loin du risque de mourir, connaissent aujourd'hui des salaires qui font rêver et qu'on envie.

L'homme de l'usine, comme celui de tous les métiers est payé, actuellement, non seulement en proportion du coût plus élevé de la vie, mais encore dans une proportion que sont venus accroître le nombre diminué des spécialistes ou des bons professionnels de capacité éprouvée, et, en général, le rendement individuel plus grand que les nécessités de la guerre ont obligé chacun à fournir.

L'ouvrier, en effet, et l'ouvrière aussi, ceux, notamment, de la grande et de la petite métallurgie, — pour limiter l'exemple en même temps que le donner plus hautement significatif — fournissent, pour la même durée de travail quotidien, une somme d'efforts autrement grande et des efforts autrement intenses et soutenus qu'avant la guerre.

On peut dire que, règle générale, à l'usine, et particulièrement à l'usine de guerre proprement dite, l'ouvrier et l'ouvrière travaillent à haute puissance et que la rémunération y est en rapport étroit avec la production qu'il faut assurer coûte que coûte, en même temps qu'avec l'usure plus grande de la machine humaine dans le même temps donné.

Ce n'en est pas moins un sujet bien propre aux réflexions que celui de l'augmentation des salaires, augmentation dont le principe, peut-on dire, est aujourd'hui et désormais acquis. Cette élévation dont bénéficient les travailleurs, c'est aussi au profit de ceux qui reprendront l'outil, un jour prochain qu'elle est acquise. On peut affirmer que, même alors que le coût de l'indispensable à la vie sera revenu à un taux plus normal, les salaires d'avant guerre n'en auront pas moins vécu. Désormais, le prix du travail ouvrier échappe aux anciennes lois du travail à la journée et du travail aux pièces. Il ne va plus bientôt obéir qu'aux lois nouvelles instaurées durant la guerre : travail à prix fixe de l'heure à la base, selon catégories déterminées et faiblement différenciées, avec primes au rendement, rémunérant la capacité personnelle et la valeur professionnelle.

Nos ouvriers ne connaissent pas, certes, les salaires payés à Pétrograd ou à Moscou, par exemple, pas plus que ceux payés en Amérique pour de certains travaux. Mais les salaires qu'ils reçoivent aujourd'hui ont une puissance d'achat autrement considérable en égard au prix général des choses chez nous et cela fait que leur valeur effective est égale

au moins, et parfois supérieure à celle des salaires russes et américains.



Actuellement, le manœuvre payé auparavant 0 fr. 50 gagne 1 franc à 1 fr. 30 de l'heure. C'est aussi, à peu près, le salaire moyen des femmes non spécialisées — un assez grand nombre d'entre elles, qui se sont adaptées à des travaux d'une technique moins courante, gagnant, avec la prime de production, un salaire quotidien de 15 à 18 francs.

Pour l'ouvrier, — nous gardons toujours l'exemple de la métallurgie considérée dans la moyenne — le salaire de base varie de 1 fr. 30 à 1 fr. 60 l'heure, soit 13 à 16 francs pour la journée ordinaire de dix heures. Ces prix sont applicables au travail de jour. Le travail de nuit vaut à l'ouvrier comme à l'ouvrière une majoration de salaire qui, selon les catégories, l'augmente de 30 à 50 p. 100.

Le travail aux pièces, encore usité en quelques usines, assure à l'ouvrier de moyenne catégorie 18 francs par jour, 21 francs à l'ouvrier de catégorie supérieure — et à l'ouvrier d'habileté exceptionnelle un minimum de 25 francs.

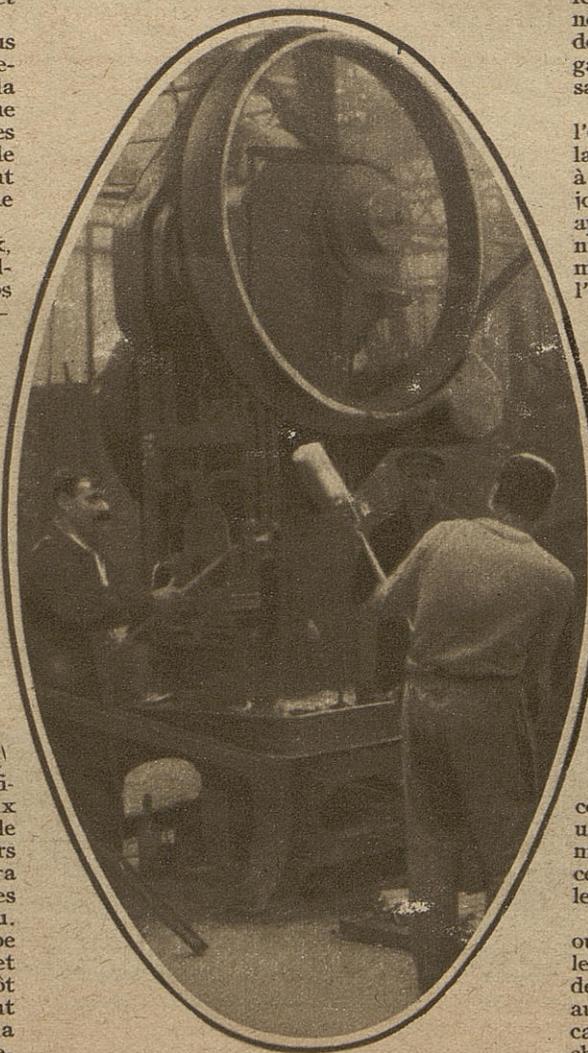
Dans le travail par équipes, deux éléments interviennent dans le calcul du gain quotidien : 1° le taux « d'affutage » c'est-à-dire le prix de l'heure qui est le prix de base, le prix fixe propre à chaque ouvrier, selon sa catégorie ou spécialité ; 2° la prime au rendement que l'équipe se partage.

En rendement moyen, le travail à prime fait ressortir le salaire quotidien de l'ouvrier à 25 francs environ. Ce salaire monte à 30 et 35 francs en grand rendement et peut atteindre en de certains cas, dans les périodes de production intensive et prolongée, 40 francs.

Ceci pour la grande industrie métallurgique courante et pour la région parisienne. Les usines régionales assurant des salaires légèrement inférieurs, sauf en de certains grands centres industriels où il y a équivalence avec les prix pratiqués en région de Paris.

Il est bon de remarquer encore que les ouvriers chefs d'équipe, les contremaîtres et les chefs d'atelier, touchent des salaires ou des mensualités qui élèvent leur gain quotidien au-dessus des plus hauts salaires — selon les catégories — dont nous avons donné les chiffres.

Enfin, certaines catégories d'ouvriers en mécanique de précision, ajusteurs hors série, tourneurs-spécialistes, outilleurs, sont payés



Métallurgistes au travail.

J'ai vu.

à raison de 4 à 5 francs l'heure. L'ouvrier à 20, 30 et 50 francs par jour existe. Nous le coudoyons un peu partout — car il se compte aujourd'hui par milliers. Il est même, pour une part, une raison de la vie chère — et l'on ne saurait après tout, lui en faire un crime. S'il gagne largement, il travaille dur, plus durement qu'il n'a jamais travaillé — et il s'accorde un bien-être qu'il ignorait auparavant. Il le peut d'ailleurs, mieux que le petit rentier réduit à la portion congrue; mieux que l'employé dont le traitement n'a guère augmenté; mieux même que certains bourgeois aisés de qui les revenus n'atteignent pas au revenu des bras d'une famille ouvrière.

Prenons, par exemple, et il en est des milliers rien qu'à Paris, une famille d'ouvriers, composée du père, de la mère et de deux ou trois enfants de treize à seize ans — le père, la mère et par exemple un fils travaillant.

Le père gagne ses 25 francs par jour, la mère apporte une douzaine de francs, le fils touche un demi-louis quotidien: au total, une cinquantaine de francs par jour, trois cents francs par semaine, douze cents francs par mois, quinze mille francs par an à peu près, soit un taux actuel de 6 p. 100 de l'argent, le produit d'un capital de deux cent cinquante mille francs, capital représenté, en l'espèce, par trois paires de bras qui travaillent, qui produisent.

Il ne faut donc pas s'étonner, et personne n'a le droit, après tout, de s'indigner, si ceux-là n'hésitent pas à se payer le gigot de 18 francs, le poulet de 12 francs, le vin à 2 francs le litre ou à 3 francs la bouteille, la chaussure à 50 francs la paire, le cigare à 75 centimes, ou la boîte de cigarettes à 2 francs quand la régie ne fournit pas le scaferlati familial et le marylan du luxe habituel...

Ceux-là qui dépensent ainsi, à leur tour, et qui sont, en fait, eux aussi, des presque nouveaux riches, travaillent à pleines journées et à pleins bras. Il faut les voir partir, le matin, à l'aube, vers les usines, et le soir revenir en multitude, tous pareillement « rendus » d'un effort qu'il faudra répéter le lendemain, pour comprendre que leur salaire, ils ne le veulent pas, et que le bien être qu'ils se donnent, c'est, en fait, le nécessaire à cet effort exceptionnel

fait donner à ceux qui se battent pour que la victoire et la paix soient notre victoire et notre paix.



Hommes du front, qui songez peut-être avec quelque secrète amertume à vos camarades de l'arrière et à leur bien-être, ne leur soyez pas ennemis à ceux-là. Ils ne travaillent pas rien que pour eux, mais bien, de clair vouloir ou sans précisément le savoir, pour vous tous, pour vous qui reviendrez et qui trouverez à l'atelier, avec un esprit autre et des formes autres de travail, de plus larges salaires, la rémunération meilleure, et plus équitable de vos labeurs.

Car l'esprit nouveau qui a pénétré l'usine, qui a imposé ses lois au patron comme à l'ouvrier, cet esprit là ne saurait plus se perdre. Ce qui est acquis est bien acquis. Nul ne saurait plus le reprendre, nul ne saurait plus faire que, désormais, l'ouvrier ne participe pas, dans une mesure qui ira sans cesse se rapprochant de sa limite, aux bénéfices que sa production assure à l'entreprise — et qu'il contrôlera professionnellement.

Volonté du travail intensif et de haute valeur productive pour ces proches lendemains où les concurrences vont se heurter sur tous les marchés, salaires fixes assurant la vie, primes de rendement y ajoutant le bien-être conquis par l'effort personnel ou les efforts associés, participation proportionnelle aux bénéfices rémunérant l'apport général du capital travail au capital argent et au capital intelligence, transformation de la stupide lutte de classes en établissement de contrats professionnels, voilà ce que gagnent aujourd'hui — et pour tous — les hommes à 20, 30, 40 et 50 francs par jour.

THÉODORE CHÈZE.



Des ouvriers aux pièces.

qu'ils prolongent. Ce sont leurs bras qui permettent, par exemple, à une usine, une seule usine entre des centaines à rendement équivalent, de « sortir » quotidiennement 40 000 obus de 75; à une autre, de livrer prêts à rouler, les automobiles poids lourds à raison d'un demi millier par mois, à une autre encore de fournir à l'agriculture française venue aux nouvelles méthodes, les milliers de charrues automobiles qui décupleront la fertilité de notre sol, à d'autres de façonner les milliers de kilomètres de rails ou les centaines de milliers de tonnes de canons qu'il

UN GRAND MATCH : LES CHAMPIONS DU 1^{er} CORPS A PARIS



Les vainqueurs : ceux du 1^{er} corps.

L'équipe de l'A. S. F.

Le lieutenant Gamblin.

L'as Maurice Boyau.

Un match de football a eu lieu, le jeudi 7 février, au vélodrome du Parc des Princes. Outre l'attrait sportif, les dix mille spectateurs ont eu l'occasion d'applaudir à la victoire, sur l'Association sportive française, de l'équipe du 33^e régiment d'infanterie, venue du front et ne comptant que des as, notamment le lieutenant Gamblin et l'aviateur Boyau, chevalier de Légion d'honneur, qui avant la guerre, fut capitaine de l'équipe de France de rugby.

NOTES DE GUERRE

LE MOULIN DANS LES LIGNES

Il est perché sur une petite butte, à cinq cents mètres peut-être derrière nos lignes qu'il domine.

Fait sans aucun souci d'élégance avec de grosses pierres mal taillées, on le prendrait de loin pour un château fort en miniature ! Le toit gît à terre, posé sur le côté comme si un géant d'humeur folâtre s'était donné le malin plaisir de décoiffer ce pygmée d'un coup de main...

Quelques blocs tombés du faite laissent apercevoir de menaçants créneaux alors que plus bas un trou irrégulier semble une meurtrière !

Perdu au-dessus de cette grande plaine, il semble attendre l'attaque d'invisibles ennemis qui, cachés dans tous les fossés qui l'entourent, sortiront tout à coup porteurs d'échelles, de béliers, de fagots...

Mais ce n'est qu'une vieille bâtisse, une pauvre vieille bâtisse à moitié détruite, dans les flancs de laquelle les obus ont devancé l'œuvre du temps.

Chaque jour en emporte un peu et elle vieillit chaque jour de cent ans ! Dans la pierre, que les ans avaient patinée et polie, la guerre mord furieusement, ajoutant aux anciennes de nouvelles blessures par où l'âme du vieux moulin s'échappe un peu chaque jour.

Sur le côté, ce grand trou noir, c'est l'entrée ; la porte absente sert de toit maintenant à une cagna rustique ou, convertie en table, fait l'agrément de quelque popote voisine. Là, les filles au bras solides et nus venaient, les soirs d'été, bavarder un brin avant de rapporter au village voisin le sac de farine chargé sur un ânon résigné et lent.

Là, l'amoureux causait avec le meunier en attendant sa belle ! Là, à la nuit tombante, se sont ébauchées maintes idylles sous les ailes complaisantes du moulin.

Plus haut, ce trou noir informe, tourné comme un œil indiscret vers le village, était autrefois la fenêtre ouverte à tous les vents par où la meunière inquiète guettait le retour du meunier descendu à la ville !

Où était le jardin, cultivé à moments perdus ? Ici ! Quelques lambeaux de grillage pendent encore à deux ou trois pieux.

Mais peut-être n'y a-t-il que les abris d'un réseau de défenses accessoires disparu.

Tranchées, barbelés, défenses accessoires, obus, mots barbares qui sentent la mort et semblent insulter à l'agonie de celui qui, pendant des années, a été le père nourricier du pays !

Il s'en va par lambeaux, le pauvre moulin ! Un cuisinier en arrache les poutres séculaires trouvées jadis dans une forêt disparue ; les barreaux de la fenêtre servent de grille à un foyer primitif ; les dalles du sol ont été utilisées dans la construction d'un abri de guetteur ! Les pierres s'effritent, tombent peu à peu, et les obus les dispersent l'une après l'autre en poussière à l'entour ! Les ailes qui, par prodige, sont encore à leur place, jettent une note bizarre au milieu de ces ruines ! Et je ne sais trop si, quand la nuit tombe, ces grands bras décharnés semblent bénir nos lignes ou implorer le ciel contre l'ingratitude des hommes.

JEAN GÉRAU.

LE PERMISSIONNAIRE

Comme le train allait quitter cette petite gare du front, il a surgi, dans la portière du wagon, bardé de musettes et ceinturé de bidons, écaillé de boue sèche, vêtu de lainages effilochés, le casque de travers sur son passe-montagne entortillé comme un gros pansement bleu.

Nous étions au complet, mais en ramenant son *barda* sur son ventre il eut vite fait de trouver une place près d'une dame coupe-rosée dont la tête était surmontée d'un invraisemblable chapeau : une tourte de velours noir qui s'arrondissait en dôme et que cimait une aigrette.

Tout de suite, le visage de la dame et son cocasse couvre-chef nagèrent dans la fumée du gros tabac qui grésillait dans l'énorme pipe du poilu.

Il clignait de l'œil. Je l'admirais.

C'était un être nouveau qui était là, l'homme brusquement révélé de cette guerre.

Certes, il ne ressemblait à aucun des vieux héros français. Près d'un soldat en dentelles de Rocroy, d'un garde française bleu et argent de Fontenoy, d'un hussard rouge de Lodi ou de Wagram, il aurait eu l'air d'un lamentable mendigot avec sa barbe poudreuse, son passe-montagne dans lequel il avait fait deux trous pour laisser passer ses oreilles, sa capote coupée à hauteur du genou, en dents de scie, ses molletières scellées par un enduit de boue et ses deux bidons et ses trois besaces.

Et pourtant, soldats en dentelles de Rocroy, gardes françaises bleu et argent de Fontenoy, hussards rouges de Lodi ou de Wagram n'existent pas à côté de lui.

Leurs plus splendides exploits n'apparaissent plus, depuis l'entrée en scène du poilu, que comme un fracas militaire théâtral et sans danger ; ils ne sont plus que les brillants soldats d'une armée de parade dont les canons armoriés envoyaient tous les quarts d'heure un boulet à quinze cents mètres.

Lui, il a connu la tranchée et les attaques, les nuits de fusées et de rats, la morsure des fils barbelés, les marmittages qui brisent les nerfs, les éclatements effroyables des gros calibres, les balles, l'armée louche des gaz, les torpilles, les liquides enflammés, les grenades et les mines qui sautent...

Et il était là, fumant tranquillement sa pipe. La grosse dame lui a parlé, répétant une phrase du grand livre noir de Barbusse qu'elle n'avait certainement pas lu :

— Quelle magnifique résistance physique et morale il faut pour vivre ainsi !

Il a cligné de l'œil et tiré plus fort sur sa pipe, en disant doctoral et grave :

— « Des canons, des munitions, on les aura... Des wagons, des permissions, pépère !... » Et comme nous arrivions dans un pays de l'arrière où les bâtisses de trois étages étaient intactes, il murmura, ému et naïf :

— Tiens, voilà les grandes maisons !...

Puis il ouvrit une boîte de « singe » tira un demi-pain de sa besace, tâta son bidon plein et il mangea calme, modeste, goguenard, épique, terrible...
I. I.

Vient de paraître :

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

LES
FAUSSES NOUVELLES
DE LA
GRANDE GUERRE

TOME PREMIER

Un volume grand in-16 6 fr.
(Le tome second paraîtra le 1^{er} mars).

PIERRE MAC ORLAN

LE CHANT
DE
L'ÉQUIPAGE

Roman d'Aventures

Illustrations de GUS BOFA

Un volume in-18. Net. 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence, Paris.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien,
26, rue Matabiau, Toulouse.

FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre
une personne à votre volonté, même à distance. Dem.
à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 08. GRATIS.

27^e MILLE

L'ENIGME DE CHARLEROI

Par Gabriel HANOTAUX

Un volume in-18... .. 1 fr. 50

ON NE PEUT JAMAIS PRÉVOIR LES COMPLICATIONS AUXQUELLES PEUT CONDUIRE UNE AFFECTION DES REINS

Les reins à l'état normal purifient le sang et lui permettent de porter dans tout l'organisme des éléments vivifiants. Mais lorsque les reins (*vulg. rognons*) sont faibles ou malades, leur rôle est renversé et alors les poisons et déchets séjournent dans le sang et portent la maladie dans tout le corps.

C'est alors que vous devez considérer l'acide urique comme votre plus grand ennemi. Ses cristaux acérés s'incrument dans les muscles, dans les nerfs, dans les articulations, rendant chaque mouvement extrêmement douloureux.

Si la douleur est vive, soudaine et se fait sentir dans le dos, c'est le lumbago ; aiguë comme une flèche, si elle se fait sentir le long de la cuisse ou de la jambe, c'est la sciatique ; sourde, continue dans les épaules, les mains, les genoux et les articulations, c'est le rhumatisme.

La nervosité, l'irritabilité, l'inflammation de la vessie, le mal de dos, la gravelle, la pierre, l'incontinence, les gonflements de l'hydropisie, les sueurs froides, l'insomnie sont aussi des symptômes très importants dus à l'action nocive du poison et ils indiquent que les reins exigent de suite toute votre attention. Ne négligez jamais vos reins, maintenez-les en bon état, si vous tenez à conserver la santé.

Seul, un traitement approprié et un remède spécial pour les reins peuvent rétablir ces organes blessés.

Les Pilules Foster pour les reins ramènent doucement à la santé ces organes accablés de travail. Elles les cicatrisent, elles les fortifient et leur permettent de chasser l'acide urique, l'eau en excès qui séjournent dans le corps. Elles leur permettent aussi de purifier le sang, de nettoyer, de laver, de décongestionner la vessie et tout l'appareil urinaire. Les Pilules Foster guérissent la cause du mal et font disparaître les maux et les douleurs dont l'acide urique est la cause.

Les Pilules Foster sont vendues 3 fr. 50 la boîte, ou six boîtes pour 20 fr., plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, chez tous les pharmaciens, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.



Les tissus moelleux ont, cet hiver, conservé leur vogue et le velours de laine est toujours le grand favori. La nouveauté veut qu'on l'emploie souvent en double sous du satin ou du taffetas souple. La tunique, fort en faveur au début de la saison a gardé toutes les préférences car c'est une des meilleures manières de mélanger deux tissus



Un chapeau à la mode.



ou deux teintes différentes comme le veut la mode actuelle. Les cols des manteaux sont restés énormes et ce sont le plus souvent de grands rectangles de fourrure qui, ouverts, forment pélerine, et fermés, cachent le visage jusqu'au nez. En somme la mode s'est peu modifiée depuis le début de la saison. L'extrême souplesse et la simplicité qui la caractérisent n'ont fait que s'accroître.

UN TROUPEAU DE BŒUFS PASSE EN TROMBE DANS UN VILLAGE DU FRONT



On sait que l'armée dévore chaque jour des milliers de bœufs qu'on amène à pied, jusqu'aux centres de ravitaillement par d'immenses troupeaux qu'escortent de robustes conducteurs armés de matraques. Comme il n'est pas toujours facile de maîtriser ces animaux, dès que leur arrivée est signalée dans quelque village, les trompes

sonnent pour prévenir les habitants de se garer. Rien n'est plus pittoresque que le passage des troupeaux par les rues étroites des petites villes où leur flot endigué, — dans un grand bruit de cornes qui se choquent et de sabots sur les pavés, — bat les murs des maisons comme les lames profondes et puissantes d'une mer en furie.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Le colonel Voyer qui présida toutes les séances du 3^e conseil de guerre qui a jugé Bolo Pacha.

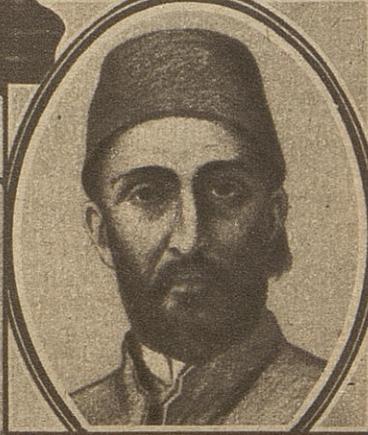


Le lieutenant Mornet, commissaire du gouvernement, qui soutint l'accusation contre Bolo Pacha.



Monsieur Bolo, le frère de l'accusé, témoignant lors de la 7^e audience et affirmant l'innocence du Pacha.

M. Joseph Caillaux témoignant lors de la 6^e audience du procès Bolo, après avoir été extrait de la Santé.



L'ancien sultan Abd-ul-Hamid, détrôné le 27 avril 1909 par les jeunes Turcs, qui vient de mourir.



A l'Aéro-Club. — Les aviateurs Mouline, sous-lieutenants Hughes et Guérin, lieutenant de vaisseau Pouyer, qui viennent de recevoir la médaille d'or de l'Aéro-Club, autour de M. Henri Deutsch de la Meurthe, président de l'Aéro-Club de France.



Le Cafard, extrait de *Sous les pots de fleurs*, album de guerre de Ch. Martin, préface de Pierre Mac Orlan.



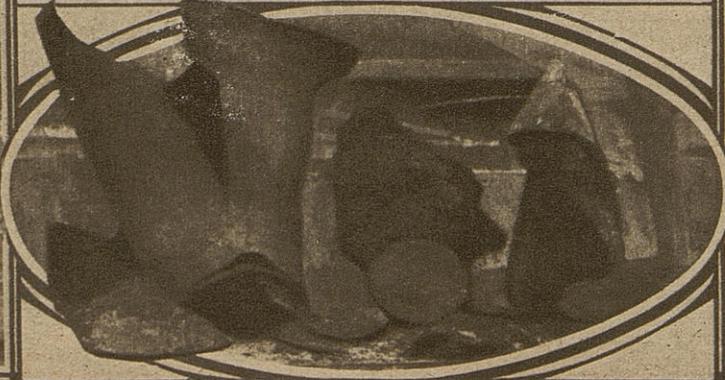
Anciens réguliers chinois arrivés en France comme ouvriers avec leur interprète, un français de Shanghai.



A la Sorbonne, une grande manifestation d'union sacrée : MM. Deschanel (prononçant son discours), Denys Cochin, Renoult, général Dubail.



A Bordeaux, la maison natale du commandant Raynal, le héros du fort de Vaux, toujours prisonnier en Allemagne.



Les débris d'une torpille aérienne allemande tombée dans la banlieue parisienne lors du raid des gothas dans la nuit du 30 au 31 janvier.



M. Georges Clemenceau, lors de sa dernière visite sur le front, avec le général Franchet d'Espèrey et le général Gouraud.



L'ŒUVRE DES VANDALES : LES RUINES DE LA CATHÉDRALE D'ARRAS BOMBARDÉE PAR LES ALLEMANDS

JUBOL

Laxatif physiologique, le seul faisant la rééducation fonctionnelle de l'intestin



JUBOL rééduque l'intestin

L'OPINION MEDICALE

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer d'un à trois comprimés de JUBOL pendant quelques semaines pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui lisent ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof^r PAUL SUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de Médecine navale. Ancien médecin des Hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

Globéol

donne de la force

Neurasthénie
Tuberculose
Convalescence
Anémie

Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs, rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et ttes pharmac. Le flacon, 1co, 7.20 les 3 1co 20 fr. Brochure explicative sur demande.

L'OPINION MEDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies même par les malades les plus récalcitrants. Il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

J'ai vu.
SUR LE FRONT D'ITALIE, LES TOMMIES

ELARGISSENT LEURS LIGNES



« C'est notre devoir de poursuivre la guerre avec toute la vigueur que nous avons en nous jusqu'au moment où les seuls principes sur lesquels une paix honorable peut être conclue seront reconnus. » Telles sont les paroles pleines de fermeté que prononça, l'autre jour, le roi George V à Westminster, lors de l'ouverture de la nouvelle session parlementaire. Point n'était besoin de ce dernier discours du Trône pour être assuré que nos alliés attendent avec sang-froid la grande offensive d'Hindenburg. Sur le front français, les coups de main se multiplient, et, d'autre part, sur le front italien, les derniers communiqués nous ont appris que les troupes anglaises ont élargi graduellement leur zone d'action.

(Section photographique de l'armée anglaise).